

Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe* (1949). Conclusion (extraits)

« Non, la femme n'est pas notre frère ; par la paresse et la corruption, nous en avons fait un être à part, inconnu, n'ayant d'autre arme que son sexe, ce qui est non seulement la guerre perpétuelle mais encore une arme pas de bonne guerre – adorant ou haïssant, mais pas un compagnon franc, un être qui forme légion avec esprit de corps, franc-maçonnerie – des défiances d'éternel petit esclave. »

Beaucoup d'hommes souscriraient encore à ces mots de Jules Laforgue ; beaucoup pensent qu'entre les deux sexes il y aura toujours « brigue et riette » et que jamais la fraternité ne leur sera possible. Le fait est que ni les hommes ni les femmes ne sont aujourd'hui satisfaits les uns des autres. Mais la question est de savoir si c'est une malédiction originelle qui les condamne à s'entre-déchirer ou si les conflits qui les opposent n'expriment qu'un moment transitoire de l'histoire humaine.

On a vu qu'en dépit des légendes aucun destin physiologique n'impose au Mâle et à la Femelle comme tels une éternelle hostilité ; même la fameuse mante religieuse ne dévore son mâle que faute d'autres aliments et dans l'intérêt de l'espèce : c'est à celle-ci que du haut en bas de l'échelle animale tous les individus sont subordonnés. D'ailleurs, l'humanité est autre chose qu'une espèce : un devenir historique ; elle se définit par la manière dont elle assume la facticité naturelle. En vérité, fût-ce avec la plus mauvaise foi du monde, il est impossible de déceler entre le mâle et la femelle humains une rivalité d'ordre proprement physiologique. Aussi bien situera-t-on plutôt leur hostilité sur ce terrain intermédiaire entre la biologie et la psychologie qui est celui de la psychanalyse. La femme, dit-on, envie à l'homme son pénis et désire le châtrer ; mais le désir infantile du pénis ne prend d'importance dans la vie de la femme adulte que si elle éprouve sa féminité comme une mutilation ; et c'est alors en tant qu'il incarne tous les privilèges de la virilité qu'elle souhaite s'approprier l'organe mâle. On admet volontiers que son rêve de castration a une signification symbolique : elle veut, pense-t-on, priver le mâle de sa transcendance. Son vœu est, nous l'avons vu, beaucoup plus ambigu : elle veut, d'une manière contradictoire, avoir cette transcendance, ce qui suppose qu'à la fois elle la respecte et la nie, qu'à la fois elle entend se jeter en elle et la retenir en soi. C'est dire que le drame ne se déroule pas sur un plan sexuel ; la sexualité d'ailleurs ne nous est jamais apparue comme définissant un destin, comme fournissant en soi la clef des conduites humaines, mais comme exprimant la totalité d'une situation qu'elle contribue à définir. La lutte des sexes n'est pas immédiatement impliquée dans l'anatomie de l'homme et de la femme. En vérité, quand on l'évoque, on prend pour accordé qu'au ciel intemporel des Idées se déroule une bataille entre

ces essences incertaines : l'Éternel féminin, l'Éternel masculin ; et on ne remarque pas que ce titanesque combat revêt sur terre deux formes tout à fait différentes, correspondant à des moments historiques différents.

La femme qui est confinée dans l'immanence essaie de retenir aussi l'homme dans cette prison ; ainsi celle-ci se confondra avec le monde et elle ne souffrira plus d'y être enfermée : la mère, l'épouse, l'amante sont des geôlières ; la société codifiée par les hommes décrète que la femme est inférieure : elle ne peut abolir cette infériorité qu'en détruisant la supériorité virile. Elle s'attache à mutiler, à dominer l'homme, elle le contredit, elle nie sa vérité et ses valeurs. Mais elle ne fait par là que se défendre ; ce n'est ni une immuable essence ni un coupable choix qui l'ont vouée à l'immanence, à l'infériorité. Elles lui sont imposées. Toute oppression crée un état de guerre. Ce cas-ci ne fait pas exception. L'existant que l'on considère comme inessentiel ne peut manquer de prétendre rétablir sa souveraineté.

Aujourd'hui, le combat prend une autre figure ; au lieu de vouloir enfermer l'homme dans un cachot, la femme essaie de s'en évader ; elle ne cherche plus à l'entraîner dans les régions de l'immanence mais à émerger dans la lumière de la transcendance. C'est alors l'attitude des mâles qui crée un nouveau conflit : c'est avec mauvaise grâce que l'homme « donne son renvoi » à la femme. Il lui plaît de demeurer le sujet souverain, le supérieur absolu, l'être essentiel ; il refuse de tenir concrètement sa compagne pour une égale ; elle répond à sa défiance par une attitude agressive. Il ne s'agit plus d'une guerre entre des individus enfermés chacun dans sa sphère : une caste revendicatrice monte à l'assaut et elle est tenue en échec par la caste privilégiée. Ce sont deux transcendances qui s'affrontent ; au lieu de mutuellement se reconnaître, chaque liberté veut dominer l'autre.

Cette différence d'attitude se marque sur le plan sexuel comme sur le plan spirituel ; la femme « féminine » essaie en se faisant une proie passive de réduire aussi le mâle à sa passivité charnelle ; elle s'emploie à le prendre au piège, à l'enchaîner par le désir qu'elle suscite en se faisant docilement chose ; au contraire la femme « émancipée » se veut active, préhensive et refuse la passivité que l'homme prétend lui imposer. De même, Élise et ses émules dénie aux activités viriles leur valeur ; elles placent la chair au-dessus de l'esprit, la contingence au-dessus de la liberté, leur sagesse routinière au-dessus de l'audace créatrice. Mais la femme « moderne » accepte les valeurs masculines : elle se pique de penser, agir, travailler, créer au même titre que les mâles ; au lieu de chercher à les ravalier, elle affirme qu'elle s'égale à eux.

Dans la mesure où elle s'exprime dans des conduites concrètes, cette revendication est légitime ; et c'est l'insolence des hommes qui est alors blâmable. Mais il faut dire à leur excuse

que les femmes brouillent volontiers les cartes. Une Mabel Dodge prétendait asservir Lawrence par les charmes de sa féminité afin de le dominer ensuite spirituellement ; beaucoup de femmes, pour démontrer par leurs réussites qu'elles valent un homme, s'efforcent de s'assurer sexuellement un appui masculin ; elles jouent sur deux tableaux ; réclamant à la fois d'antiques égards et une estime neuve, misant sur leur vieille magie et sur leurs jeunes droits ; on comprend que l'homme irrité se mette sur la défensive ; mais il est lui aussi duplice quand il réclame que la femme joue loyalement le jeu alors que, par sa méfiance, par son hostilité, il lui refuse d'indispensables atouts. En vérité, la lutte ne saurait revêtir entre eux une claire figure puisque l'être même de la femme est opacité ; elle ne se dresse pas en face de l'homme comme un sujet mais comme un objet paradoxalement doué de subjectivité ; elle s'assume à la fois comme soi et comme autre, ce qui est une contradiction entraînant de déconcertantes conséquences. Quand elle se fait une arme à la fois de sa faiblesse et de sa force, il ne s'agit pas d'un calcul concerté : spontanément, elle cherche son salut dans la voie qui lui a été imposée, celle de la passivité, en même temps qu'elle revendique activement sa souveraineté ; et sans doute ce procédé n'est-il « pas de bonne guerre » mais il lui est dicté par la situation ambiguë qu'on lui a assignée. L'homme cependant quand il la traite comme une liberté s'indigne qu'elle demeure pour lui un piège ; s'il la flatte et la comble en tant qu'elle est sa proie, il s'agace de ses prétentions à l'autonomie ; quoi qu'il fasse, il se sent joué et elle s'estime lésée.

La dispute durera tant que les hommes et les femmes ne se reconnaîtront pas comme des semblables, c'est-à-dire tant que se perpétuera la féminité en tant que telle ; des uns et des autres qui est le plus acharné à la maintenir ? La femme qui s'en affranchit veut néanmoins en conserver les prérogatives ; et l'homme réclame qu'alors elle en assume les limitations. « Il est plus facile d'accuser un sexe que d'excuser l'autre », dit Montaigne. Distribuer des blâmes et des satisfecit est vain. En vérité, si le cercle vicieux est ici si difficile à briser, c'est que les deux sexes sont chacun victimes à la fois de l'autre et de soi ; entre deux adversaires s'affrontant dans leur pure liberté, un accord pourrait aisément s'établir : d'autant que cette guerre ne profite à personne ; mais la complexité de toute cette affaire provient de ce que chaque camp est complice de son ennemi ; la femme poursuit un rêve de démission, l'homme un rêve d'aliénation ; l'inauthenticité ne paie pas : chacun s'en prend à l'autre du malheur qu'il s'est attiré en cédant aux tentations de la facilité ; ce que l'homme et la femme haïssent l'un chez l'autre, c'est l'échec éclatant de sa propre mauvaise foi et de sa propre lâcheté. [...]

Les innombrables conflits qui mettent aux prises les hommes et les femmes viennent de ce qu'aucun des deux n'assume toutes les conséquences de cette situation que l'un propose et

que l'autre subit ; cette notion incertaine d'« égalité dans l'inégalité », dont l'un se sert pour masquer son despotisme et l'autre sa lâcheté, ne résiste pas à l'expérience : dans leurs échanges, la femme se réclame de l'égalité abstraite qu'on lui a garantie, et l'homme de l'inégalité concrète qu'il constate. De là vient que dans toutes les liaisons se perpétue un débat indéfini sur l'équivoque des mots donner et prendre : elle se plaint de tout donner, il proteste qu'elle lui prend tout. Il faut que la femme comprenne que les échanges – c'est une loi fondamentale de l'économie politique – se règlent selon la valeur que la marchandise offerte revêt pour l'acheteur, et non pour le vendeur : on l'a trompée en la persuadant qu'elle possédait un prix infini ; en vérité elle est pour l'homme seulement une distraction, un plaisir, une compagnie, un bien inessentiel ; il est le sens, la justification de son existence à elle ; l'échange ne se fait donc pas entre deux objets de même qualité. [...]

Un monde où les hommes et les femmes seraient égaux est facile à imaginer, car c'est exactement celui qu'avait promis la Révolution soviétique : les femmes élevées et formées exactement comme les hommes travailleraient dans les mêmes conditions et pour les mêmes salaires ; la liberté érotique serait admise par les mœurs, mais l'acte sexuel ne serait plus considéré comme un « service » qui se rémunère ; la femme serait obligée de s'assurer un autre gagne-pain ; le mariage reposerait sur un libre engagement que les époux pourraient dénoncer dès qu'ils voudraient ; la maternité serait libre, c'est-à-dire qu'on autoriserait le birth-control et l'avortement et qu'en revanche on donnerait à toutes les mères et à leurs enfants exactement les mêmes droits, qu'elles soient mariées ou non ; les congés de grossesse seraient payés par la collectivité qui assumerait la charge des enfants, ce qui ne veut pas dire qu'on retirerait ceux-ci à leurs parents mais qu'on ne les leur abandonnerait pas.

Mais suffit-il de changer les lois, les institutions, les mœurs, l'opinion et tout le contexte social pour que femmes et hommes deviennent vraiment des semblables ? « Les femmes seront toujours des femmes », disent les sceptiques ; et d'autres voyants prophétisent qu'en dépouillant leur féminité elles ne réussiront pas à se changer en hommes et qu'elles deviendront des monstres. C'est admettre que la femme d'aujourd'hui est une création de la nature ; il faut encore une fois répéter que dans la collectivité humaine rien n'est naturel et qu'entre autres la femme est un produit élaboré par la civilisation ; l'intervention d'autrui dans sa destinée est originelle : si cette action était autrement dirigée, elle aboutirait à un tout autre résultat. La femme n'est définie ni par ses hormones ni par de mystérieux instincts mais par la manière dont elle ressaisit, à travers les consciences étrangères, son corps et son rapport au monde ; l'abîme qui sépare l'adolescente de l'adolescent a été creusé de manière concertée dès les premiers

temps de leur enfance ; plus tard, on ne saurait empêcher que la femme ne soit ce qu'elle a été faite et elle traînera toujours ce passé derrière elle ; si on en mesure le poids, on comprend avec évidence que son destin n'est pas fixé dans l'éternité. Certainement, il ne faut pas croire qu'il suffise de modifier sa condition économique pour que la femme soit transformée : ce facteur a été et demeure le facteur primordial de son évolution ; mais tant qu'il n'a pas entraîné les conséquences morales, sociales, culturelles, etc., qu'il annonce et qu'il exige, la femme nouvelle ne saurait apparaître ; à l'heure qu'il est elles ne se sont réalisées nulle part, pas plus en U.R.S.S. qu'en France ou aux U.S.A. ; et c'est pourquoi la femme d'aujourd'hui est écartelée entre le passé et l'avenir ; elle apparaît le plus souvent comme une « vraie femme » déguisée en homme, et elle se sent mal à l'aise aussi bien dans sa chair de femme que dans son habit masculin. Il faut qu'elle fasse peau neuve et qu'elle se taille ses propres vêtements. Elle ne saurait y parvenir que grâce à une évolution collective. Aucun éducateur isolé ne peut aujourd'hui façonner un « être humain femelle », qui soit l'exact homologue de « l'être humain mâle » : élevée en garçon, la jeune fille se sent exceptionnelle et par là elle subit une nouvelle sorte de spécification. Stendhal l'a bien compris qui disait : « Il faut planter d'un coup toute la forêt. » Mais si nous supposons au contraire une société où l'égalité des sexes serait concrètement réalisée, cette égalité s'affirmerait à neuf en chaque individu.

Si dès l'âge le plus tendre la fillette était élevée avec les mêmes exigences et les mêmes honneurs, les mêmes sévérités et les mêmes licences que ses frères, participant aux mêmes études, aux mêmes jeux, promise à un même avenir, entourée de femmes et d'hommes qui lui apparaîtraient sans équivoque comme des égaux, le sens du « complexe de castration » et celui du « complexe d'Œdipe » seraient profondément modifiés. Assumant au même titre que le père la responsabilité matérielle et morale du couple, la mère jouirait du même durable prestige ; l'enfant sentirait autour d'elle un monde androgyne et non un monde masculin ; fût-elle affectivement plus attirée par son père – ce qui n'est pas même sûr –, son amour pour lui serait nuancé par une volonté d'émulation et non par un sentiment d'impuissance : elle ne s'orienterait pas vers la passivité ; autorisée à prouver sa valeur dans le travail et le sport, rivalisant activement avec les garçons, l'absence de pénis – compensée par la promesse de l'enfant – ne suffirait pas à engendrer un « complexe d'infériorité » ; corrélativement, le garçon n'aurait pas spontanément un « complexe de supériorité » si on ne le lui insufflait pas et s'il estimait les femmes autant que les hommes. La fillette ne chercherait donc pas de stériles compensations dans le narcissisme et le rêve, elle ne se prendrait pas pour donnée, elle s'intéresserait à ce qu'elle fait, elle s'engagerait sans réticence dans ses entreprises. J'ai dit combien sa puberté

serait plus facile si elle la dépassait, comme le garçon, vers un libre avenir d'adulte ; la menstruation ne lui inspire tant d'horreur que parce qu'elle constitue une chute brutale dans la féminité ; elle assumerait aussi bien plus tranquillement son jeune érotisme si elle n'éprouvait pas un dégoût effaré pour l'ensemble de son destin ; un enseignement sexuel cohérent l'aiderait beaucoup à surmonter cette crise. Et grâce à l'éducation mixte, le mystère auguste de l'Homme n'aurait pas l'occasion de naître : il serait tué par la familiarité quotidienne et les franches compétitions. Les objections qu'on oppose à ce système impliquent toujours le respect des tabous sexuels ; mais il est vain de prétendre inhiber chez l'enfant la curiosité et le plaisir ; on n'aboutit qu'à créer des refoulements, des obsessions, des névroses ; la sentimentalité exaltée, les ferveurs homosexuelles, les passions platoniques des adolescentes avec tout leur cortège de niaiserie et de dissipation sont bien plus néfastes que quelques jeux enfantins et quelques précises expériences. Ce qui serait surtout profitable à la jeune fille, c'est que ne cherchant pas dans le mâle un demi-dieu – mais seulement un camarade, un ami, un partenaire – elle ne serait pas détournée d'assumer elle-même son existence ; l'érotisme ; l'amour prendraient le caractère d'un libre dépassement et non celui d'une démission ; elle pourrait les vivre comme un rapport d'égal à égal. Bien entendu, il n'est pas question de supprimer d'un trait de plume toutes les difficultés que l'enfant a à surmonter pour se changer en un adulte ; l'éducation la plus intelligente, la plus tolérante ne saurait le dispenser de faire à ses frais sa propre expérience ; ce qu'on peut demander, c'est qu'on n'accumule pas gratuitement des obstacles sur son chemin. Qu'on ne cautérise plus au fer rouge les fillettes « vicieuses », c'est déjà un progrès ; la psychanalyse a un peu instruit les parents ; cependant les conditions actuelles dans lesquelles s'accomplissent la formation et l'initiation sexuelle de la femme sont si déplorables qu'aucune des objections que l'on oppose à l'idée d'un radical changement ne saurait être valable. Il n'est pas question d'abolir en elle les contingences et les misères de la condition humaine, mais de lui donner le moyen de les dépasser.

La femme n'est victime d'aucune mystérieuse fatalité ; les singularités qui la spécifient tirent leur importance de la signification qu'elles revêtent ; elles pourront être surmontées dès qu'on les saisira dans des perspectives nouvelles ; ainsi on a vu qu'à travers son expérience érotique la femme éprouve – et souvent déteste – la domination du mâle : il n'en faut pas conclure que ses ovaires la condamnent à vivre éternellement à genoux. L'agressivité virile n'apparaît comme un privilège seigneurial qu'au sein d'un système qui tout entier conspire à affirmer la souveraineté masculine ; et la femme ne se sent dans l'acte amoureux si profondément passive que parce que déjà elle se pense comme telle. Revendiquant leur dignité

d'être humain, beaucoup de femmes modernes saisissent encore leur vie érotique à partir d'une tradition d'esclavage : aussi leur paraît-il humiliant d'être couchées sous l'homme, pénétrées par lui et elles se crispent dans la frigidité ; mais si la réalité était différente, le sens qu'expriment symboliquement gestes et postures amoureux le seraient aussi : une femme qui paie, qui domine son amant peut par exemple se sentir fière de sa superbe oisiveté et considérer qu'elle asservit le mâle qui activement se dépense ; et il existe d'ores et déjà quantité de couples sexuellement équilibrés où les notions de victoire et de défaite font place à une idée d'échange. En vérité, l'homme est comme la femme une chair, donc une passivité, jouet de ses hormones et de l'espèce, proie inquiète de son désir ; et elle est comme lui au sein de la fièvre charnelle consentement, don volontaire, activité ; ils vivent chacun à sa manière l'étrange équivoque de l'existence faite corps. Dans ces combats où ils croient s'affronter l'un l'autre, c'est contre soi que chacun lutte, projetant en son partenaire cette part de lui-même qu'il répudie ; au lieu de vivre l'ambiguïté de sa condition, chacun s'efforce d'en faire supporter par l'autre l'abjection et de s'en réserver l'honneur. Si cependant tous deux l'assumaient avec une lucide modestie, corrélative d'un authentique orgueil, ils se reconnaîtraient comme des semblables et vivraient en amitié le drame érotique. Le fait d'être un être humain est infiniment plus important que toutes les singularités qui distinguent les êtres humains ; ce n'est jamais le donné qui confère des supériorités : la « vertu » comme l'appelaient les anciens se définit au niveau de « ce qui dépend de nous ». Dans les deux sexes se joue le même drame de la chair et de l'esprit, de la finitude et de la transcendance ; les deux sont rongés par le temps, guettés par la mort, ils ont un même essentiel besoin de l'autre ; et ils peuvent tirer de leur liberté la même gloire ; s'ils savaient la goûter, ils ne seraient plus tentés de se disputer de fallacieux privilèges ; et la fraternité pourrait alors naître entre eux.

On me dira que toutes ces considérations sont bien utopiques puisqu'il faudrait pour « refaire la femme » que déjà la société en ait fait réellement l'égale de l'homme ; les conservateurs n'ont jamais manqué en toutes circonstances analogues de dénoncer ce cercle vicieux : pourtant l'Histoire ne tourne pas en rond. Sans doute si on maintient une caste en état d'infériorité, elle demeure inférieure : mais la liberté peut briser le cercle ; qu'on laisse les Noirs voter, ils deviennent dignes du vote ; qu'on donne à la femme des responsabilités, elle sait les assumer ; le fait est qu'on ne saurait attendre des oppresseurs un mouvement gratuit de générosité ; mais tantôt la révolte des opprimés, tantôt l'évolution même de la caste privilégiée crée des situations nouvelles ; ainsi les hommes ont été amenés, dans leur propre intérêt, à émanciper partiellement les femmes : elles n'ont plus qu'à poursuivre leur ascension, et les

succès qu'elles obtiennent les y encouragent ; il semble à peu près certain qu'elles accéderont d'ici un temps plus ou moins long à la parfaite égalité économique et sociale, ce qui entraînera une métamorphose intérieure. [...]